Philologie arabe

Philologie arabe

Conférences de l'année 2014-2015

Jean-Charles Ducène

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1808>

DOI : 10.4000/ashp.1808

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2016

Pagination : 43-45

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Jean-Charles Ducène, « Philologie arabe », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 147 | 2016, mis en ligne le 21 septembre 2016, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1808> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1808>

PHILOLOGIE ARABE

Directeur d'études : M. Jean-Charles DUCÈNE

Programme de l'année 2014-2015 : I. *Nommer les choses : questions de lexicologie médiévale.*
— II. *Nature, environnement et représentation du monde.*

La première partie de la conférence a abordé la lexicographie en mettant en perspective les instruments de travail à notre disposition, anciens et modernes, ainsi que leurs limites.

La deuxième partie de la conférence étant consacrée à l'édition de texte, nous nous sommes attelés à éditer, traduire et commenter un petit récit de voyage en arabe conservé sur un manuscrit unique à Berlin, *Ahlwardt*, 6132, f. 64r-68v. Le récit aurait été entendu et mis par écrit en 699 / 1299-1300 et relaterait un voyage effectué en 690/1290 qui aboutit à l'énigmatique île Verte dans la mer Blanche. Le manuscrit a été acheté par Heinrich Julius Petermann en Orient¹ durant son voyage entre 1852 et 1855. Il est catalogué en 1893 par Wilhelm Ahlwardt² sous la cote 6132 comme étant un récit de voyage. Cette catégorisation qui découle d'une première lecture n'est plus mise en doute par la suite et détermine ses interprétations ultérieures. Ainsi Karl Brockelmann (*GAL*, I, p. 482) interprète le texte comme étant un récit de voyage et voit dans la première île, peuplée de *rāfiḍites*, Jerba et pense aux ibāḍites. Ignati Karatchovski³ interprète le récit comme un voyage imaginaire dans l'île Verte qui serait l'une des Açores alors que la mer Blanche serait l'océan Atlantique (?). Ce serait aussi l'un des rares récits décrivant une *riḥla* (voyage) d'orient en occident. Maria Kowalska⁴ reprend à son compte l'argumentaire du savant russe. Et Fuat Sezgin remarque que le texte a été traduit en persan au xvi^e siècle par Nūr ad-Dīn 'Alī ibn Ḥusayn ibn 'Abd al-'alī al-Karakī (m. 940 / 1533)⁵.

La difficulté essentielle venait du fait que nous avions un manuscrit unique, mais sa lecture ne présentait pas de difficulté majeure. Une fois établi, le texte paraît clair. Faḍl ibn Yaḥyā ibn 'Alī ibn al-Ṭayyibī rapporte le voyage de Zayn al-Dīn 'Alī ibn Fāḍil al-Māzandarānī selon ses propres termes. Celui-ci aurait accompagné son maître Zayn al-Dīn 'Alī ibn Fāḍil al-Andalusī al-Mālikī en Egypte, puis en Espagne. Sur le trajet, dans le pays des Berbères, il tombe malade et est laissé aux soins de deux émirs dans un village berbère. Il y apprend que l'île des *rāfiḍites* n'en est pas éloignée et qu'une flotte vient au village régulièrement. C'est l'île Verte dans la mer Blanche que 'Alī ibn Fāḍil finit par rejoindre et où il se retrouve parmi des coréligionnaires shiites qui lui font bon accueil. Il y est instruit de manière progressive et on apprend comment l'imam caché rentre en contact avec sa communauté par l'intermédiaire d'un arbre qui

1. H. Petermann, *Reisen im Orient*, Leipzig, 1865, 2 vol.

2. W. Ahlwardt, *Verzeichnis der arabischen Handschriften*, vol. V, Berlin, 1893, p. 432.

3. I. Karātskūfskī, *Ta' rīḥ al-adab al-ḡuḡrāfī al-'arabī*, I, Al-Qāhira, 1963, p. 369.

4. M. Kowalska, « *Średniowieczna arabska literatura podróżnicza* », Varsovie, 1973, p. 137-138.

5. F. Sezgin, *Anthropogeographie. Teil 2*, Francfort, 2010, p. 155.

se trouve à l'extrémité de l'île et dont les feuilles se couvrent d'écriture. Lorsque sa formation est terminée, bien qu'il ait envie de rester sur l'île, 'Alī ibn Fāḍil, est renvoyé sur le continent avec l'ordre de ne rien révéler de ce qu'il a vu et appris, hormis d'une certaine manière qu'on lui indique mais que le narrateur ne détaille pas (!).

Les allusions aux lieux saints shiites et le sens initiatique du récit rapporté nous ont conduits à rechercher l'origine de ce texte en dehors des *riḥla* mais dans la littérature imaginaire. Et de fait, il s'agit d'un des types de récit qui évoque la rencontre avec l'imam caché dans le shiisme duodécimain¹. L'établissement du texte et sa traduction ont été accompagnés d'une brève analyse narratologique.

Nous avons ensuite continué l'édition de la *Risāla fī ṭab' al-Iskandariyya* (« Épitre sur la nature d'Alexandrie ») du médecin juif Ibn Ḡumay' (m. 594 / 1198) entreprise il y a deux ans. L'édition est reprise à partir du neuvième chapitre qui concerne les préventions que l'auteur préconise pour se prémunir des maladies locales. Ibn Ḡumay' subdivise ce chapitre en trois parties, la première traite de la « purification de l'air et du rejet de ses affections », la deuxième de « l'épuration des eaux » et la dernière de l'« assainissement du régime alimentaire. » Pour la purification de l'air, l'auteur préconise que les pièces d'habitation soient ouvertes vers l'est et le nord, mais fermées à l'ouest et au sud, et que l'air et la lumière puissent les traverser. On veillera aussi à éloigner les habitations des cimetières, des jardins potagers, des tas de fumiers, des tanneries, des lieux de fabrication d'amidon, des mauvaises odeurs et des foyers des bains. Ceci dit, une fois l'air vicié, il faut le purifier en y faisant brûler des substances odoriférantes dont la longue énumération nous a conduit à mener une étude lexicologique afin de cerner l'étymologie et l'évolution sémantique de certains termes. Quant à l'épuration des eaux, elle dépendra de l'origine de celle-ci. Pour Ibn Ḡumay', la meilleure est l'eau pluviale, puis vient celle des puits et finalement celle du Nil. Il faut d'ailleurs se garder, aux dires d'Avicenne, de mêler l'eau de puits avec celle de rivière. Il convient tout de même qu'il faut faire bouillir l'eau de pluie, la filtrer au travers d'un récipient en argile poreux, et y mêler du sucre ou des amandes. On aura soin de toute manière de nettoyer les récipients qui recueilleront l'eau, de même que les citernes. Celles-ci seront vigoureusement lavées avant la saison de remplissage pour en enlever des parois les saletés et la vase, et on y fera brûler de l'agalloche et du mastic. Si par nécessité, quelqu'un boit une eau qui semble altérée, qu'il prenne avec elle de l'oxymel (*sikanḡīn*) ou du vinaigre. Quant à l'eau de puits, on la purifiera en la mélangeant avec du vin blanc, délicat, pur, vieux et aromatique. À celui à qui cela n'est pas permis, qu'il utilise du vinaigre blanc, délicat, pur, acide, inclinant vers le légèrement doux, ou encore avec de l'oxymel sucré. On peut repousser la nocivité d'eaux corrompues en mangeant des oignons au vinaigre et de l'ail ainsi que des choses grasses et douces. Enfin, c'est bien le régime alimentaire qui occupe la plus grande partie des conseils d'Ibn Ḡumay', ce qui nous montre aussi quels étaient les plats mangés

1. M. A. Amir-Moezzi, « Contribution à la typologie des rencontres avec l'imam caché », *Journal Asiatique*, 284 (1996), p. 109-135 ; H. Corbin, *En Islam iranien*, IV, Paris, 1972, p. 346-367 ; O. Ghaemmaghami, « To the Abode of the Hidden One: The Green Isle in Shī'ī, Early Shaykhī, and Bābī-Bahā'ī Sacred Topography », dans O. Mir-Kasimov, *Unity and diversity*, Leyde, 2013, p. 137-173.

à Alexandrie au XII^e siècle. Il déconseille de la sorte le vermicelle (*iṭriya*)¹, la *zalā-biya* (sorte de beignets fourrés sucrés), le pain sec et cuit (*ḥuškān*), ainsi que la pâte de farine au beurre clarifié (*‘aṣā’id*, sg. *‘aṣīda*). Il désapprouve aussi pour le voyageur qui vient d’arriver en ville les lentilles, le chou, l’aubergine, le vieux fromage, les poissons salés, les olives au sel, la viande de chameau (*al-ḡazūr*), les vaches, les moutons avancés en âge, les bœufs, les brebis très âgées et tout ce qui possède des coquilles. S’en suivent alors des listes de produits avec leurs qualités supposées selon la médecine du temps. La difficulté première du texte était la détermination de la nature exacte du plat ou de la préparation décrite. Pour élucider ce problème, la comparaison avec d’autres ouvrages de médecine comme de cuisine² nous a été d’un secours évident. Le seul ouvrage qu’Ibn Ḡumay‘ cite expressément est le *Kitāb fī daf‘ maḍārr al-aḡḍiya* d’al-Rāzī. Il recommande aussi de manger avec modération, et non de s’empiffrer, mais si c’était le cas « que [le malade] vomisse et qu’il retarde la prise d’aliments jusqu’au moment où son estomac sera purifié et que l’appétit sera réveillé. De même, [il évitera] le mouvement, abondant ou violent comme avoir de nombreuses relations sexuelles après avoir mangé, spécialement quand on a le ventre bien rempli³ ». Il préconise aussi de faire quotidiennement de l’exercice physique avant le repas. « L’exercice physique qui se pratique à l’aide de mouvements spécifiques est salutaire pour le corps en particulier, comme par exemple la lutte (*al-ṣirā’*), la course à cheval, jouer à la balle et soulever des poids ». Il ajoute que ces exercices sont par ailleurs joyeux, surtout quand on joue à la balle, et qu’ils font suer comme un hammam, ce qui est profitable.

1. C. Perry, « The oldest mediterranean noodle: a cautionary tale », *Petits propos culinaires*, 9 (octobre 1981), p. 42-45.
2. N. Nasrallah, *Annals of the Caliphs’ Kitchens. Ibn Sāyyar al-Warrāq’s Tenth-Century Baghdadi Cookbook*, Leyde, 2010.
3. Ibn Ḡumay‘, Hibatallāh ibn Zayn ibn Ḥasan, *Medical Treatise / Rasā’il fī l-ṭibb*, F. Sezgin et F. Käs (éd. en fac-similé), Francfort, 2010, p. 394.